

Frédéric Meurin

# LA PETITE FILLE QUI DÉTESTAIT LES ÉTOILES



Frédéric Meurin

La petite fille qui  
détestait les étoiles

© Frédéric Meurin, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1345-1



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Inspiration

Le 5 février 2007, la police arrête l'astronaute américaine Lisa Nowak. Elle vient d'agresser Colleen Shipman, une capitaine de l'armée de l'air stationnée près du Centre spatial Kennedy d'Orlando, probablement dans le but de l'enlever et de la tuer. Toutes les deux se disputaient les faveurs d'un pilote de la navette Discovery, William Oefelein.

[https://en.wikipedia.org/wiki/Lisa\\_Nowak#Charges\\_of\\_attempted\\_kidnap](https://en.wikipedia.org/wiki/Lisa_Nowak#Charges_of_attempted_kidnap)

## **Avant-propos**

S'il s'inspire de véritables acteurs de la conquête spatiale des années 1980, ce roman prend trop de libertés avec le calendrier authentique pour se prétendre biographie de quiconque ou même histoire secrète de la NASA. Tout au plus essaye-t-il de permettre à la fiction de dépasser à nouveau la réalité. Qui pourtant partait avec quelques longueurs d'avance.

« J'en ai tellement marre que ma mère s'envoie en l'air. » songea la jeune fille sur la banquette arrière. Tous les adultes le clamaient : « Pegg' Finckle nous enterrera tous ». Le courrier entre ses mains comportait un extrait d'états de service avec le palmarès détaillé de la capitaine Finckle. À sa lecture, la gamine comprenait sans mal la jalousie que recelait cette boutade. La boulimie de records qui s'étalait sur le feuillet l'insupportait : durée des missions cumulés tous sexes confondus, durée unitaire d'une mission, nombre de sorties extravéhiculaires, première femme à commander une mission, et cetera, et cetera... Elle ambitionnait de rester en service le temps de dépasser tous les hommes qui la séparait du titre de doyen en exercice du corps des astronautes. Les médias ne se privaient pourtant pas de la surnommer « la mère de tous les astronautes » à chaque expédition à laquelle elle prenait part — et elle adorait ça, car avec leur volonté de formule-choc, les manchettes occultaient celle qui la première avait quitté la planète. De l'avis de Finckle, cette sale Russe ne méritait pas mieux : malheur aux vaincu(e)s.

La fillette connaissait bien les opinions de sa génitrice, qui n'avait rien d'une sentimentale. La fierté qu'elle éprouvait pour sa descendante se rapprochait de celle qu'éprouve un champion pour les coupes entassées sur son linteau de cheminée. Si le monde entier avait suivi la grossesse de Peggy Finckle, les circonstances réelles de la conception restaient confidentielles. Puisqu'elle ne pouvait s'en vanter, ce titre supplémentaire dans sa collection de premières fois — et sa conséquence âgée de sept ans — n'occupait qu'une place mineure dans son palmarès. Peggy Finckle était pourtant bel et bien la première femme à être tombée enceinte dans l'espace.

## Chapitre 1

Ernest W. Sandman s'était confronté aux phénomènes les plus spectaculaires. Il avait piloté des prototypes d'avions supersoniques, subi des accélérations imprimant sur son corps plusieurs fois l'attraction terrestre, vu sa combinaison de vol s'enflammer trop de fois pour le bien de sa santé mentale, et contemplé notre planète depuis l'espace. Surtout, il avait survécu à tout cela sans trop de dommages. Il n'avait pas développé d'addiction notable — pas même à l'adrénaline. Arrivé à l'âge où ses capacités physiques avaient commencé à décliner, il avait eu l'honnêteté de raccrocher sa tenue d'officier actif, contre celle d'instructeur de l'Air Force, première étape d'un nouveau plan de carrière. Un homme d'une telle envergure ne perdait jamais son ambition et conservait le goût du défi. Il avait dès lors employé son intellect et sa détermination à progresser dans la hiérarchie de la NASA. L'administration offrait à ses vétérans les plus motivés des postes en prise directe avec le terrain.

Ernie avait ainsi décroché la fonction enviée de superviseur de mission au sein de la Direction des Opérations Spatiales, le département chargé de veiller au bon déroulement des expéditions, depuis leur préparation jusqu'à leur finalisation. Ses responsabilités couvraient la sélection de l'équipage, la qualité de leur entraînement, leur bien-être avant, pendant et après les missions ; bref, tout ce qui touchait à la vie de ces personnes comme lui assez folles pour s'arrimer à mille cinq cents tonnes du plus puissant carburant au monde. Malgré une concurrence sévère, il avait décroché sa nomination à un moment charnière pour l'Administration. Depuis six ans, personne ne représentait l'Oncle Sam au-delà de l'atmosphère, alors que les homologues soviétiques n'avaient pas arrêté de lancer des stations spatiales — avec des succès mitigés.

Durant ces six années, les États-Unis avaient préparé une nouvelle génération d'appareils grâce auxquels elle espérait bien remporter de manière définitive la compétition à laquelle elle se livrait avec l'URSS depuis plus de vingt ans. Le grand public découvrirait l'engin qui

emporterait le prochain équipage sous le nom de « Columbia ». Un gros planeur un peu plus bardé de technologie que la moyenne, arrimé à trois énormes fusées qui l'enverraient dans les étoiles ; une navette qui rapprocherait d'un petit pas les ingénieurs et les fans de science-fiction de leurs rêves les plus fous ; un véhicule capable de sortir de l'atmosphère, d'y revenir, et de recommencer. Après les expéditions lunaires, cette innovation supplémentaire établirait définitivement la domination spatiale américaine et inscrirait de nouveaux noms à la liste des héros de cette aventure. Tous n'atteindraient pas la célébrité de Gagarine ou d'Armstrong mais tous auraient participé à ce pas de géant pour l'humanité.

Loin du lyrisme d'Armstrong, Sandman constatait avec amertume que tous ces exploits débutaient grâce au bon vouloir de l'administration, qui validait une mission pour les progrès de la science, l'honneur de la nation ou la satisfaction d'un caprice personnel. Le superviseur tenait entre ses doigts un ordre appartenant à la dernière catégorie, et hélas incontournable : il émanait du bureau ovale. Cette exigence présidentielle perturbait l'équilibre précaire qu'Ernie et ses équipes recherchaient entre sécurité de l'équipage et découvertes obtenues. Pourtant les quelques lignes signées par l'un des deux hommes les plus puissants du monde transpiraient la fierté mal placée de celui qu'exaspérait l'avance insignifiante de son concurrent.

Ernie Sandman reposa la missive et s'intéressa à l'annexe qui l'accompagnait. Un agent des services de renseignements américains en avait transmis le contenu quelques jours avant d'être démasqué par le KGB. Ernie ignorait le détail qui avait trahi l'espion et comptait comme à son habitude se tenir loin des considérations politiques. Elles débarquaient malgré tout dans son bureau, injonctions écrites de la main du président, rendement optimum des données subtilisées à l'ennemi, souvenir du sacrifice d'un compatriote fauché dans le noble combat pour la liberté. Sandman y lisait surtout à demi-mot la honte d'un camouflet contre les sycophantes américains et la volonté d'en récupérer plus que des figes. Le regard du superviseur de mission vagabondait sur les pages du rapport, en grande majorité surlignées de noir : même son habilitation secret défense ne lui permettait pas de percer tous les mystères du camp adverse. Il restait cependant assez de matière pour être affligé. D'ailleurs, en sautant les



passages censurés, les informations intéressantes tenaient sur un timbre-poste. Un assistant quelconque s'était sans doute contenté de les recopier bout à bout pour rédiger un mémo présidentiel.

Après le succès du programme lunaire Apollo, et dans une moindre mesure de la station scientifique Skylab, les États-Unis avaient ralenti la fréquence de leurs missions humaines dans l'espace. Le dernier vol habité américain remontait à une unique expérience de coopération avec les Soviétiques. Tandis que la NASA marquait le pas, préparant sa navette spatiale, Rocosmos continuait à mettre en orbite des capsules Soyouz pilotées par de fiers communistes. Et de fières communistes. La liste de femmes cosmonautes entamée avec Valentina Terechkova s'allongeait régulièrement depuis 1963 en toute confidentialité. Cependant la nouveauté résidait ailleurs, et le rapport confirmait des soupçons émis par la CIA de longue date. Si la NASA avait déjà envoyé des générations de souris et de rats se papouiller en impesanteur, Moscou avait franchi une étape supérieure en demandant à des *cosmonautes* de se lancer dans la bagatelle — pour la science, *spasiba* !

Le document caviardé que feuilletait Sandman n'apportait aucune autre information. Parce que des gens s'adonnaient à l'une des plus anciennes activités au monde et criaient leur satisfaction en russe, un vieil homme enrageait dans un bureau aussi ovale que la trajectoire de la Terre autour de son étoile. Le locataire de la Maison-Blanche s'était aussitôt empressé de réclamer à ses subordonnés que des Américains expriment à leur tour leur plaisir dans l'espace. De Secrétaire d'État en Administrateur d'agence, le papier était donc arrivé entre les mains d'Ernest W. Sandman, superviseur de mission à la NASA, colonel en retraite de l'US Air Force.

Depuis leur sélection trois ans auparavant, les deux astronautes et leurs doublures, qui les remplaceraient en cas d'empêchement majeur, s'entraînaient pour piloter et éprouver les fonctions de la navette lors de son premier vol qualificatif. La fiabilité de l'engin resterait un mystère jusqu'à son retour sur Terre : les restrictions budgétaires n'avaient pas permis de vol-test automatisé. Ces incertitudes ne dispenseraient pas l'équipage de mener, entre deux tests des systèmes de bord, des expériences de physique

en impesanteur définies après des semaines de négociations entre la Direction Scientifique et celle des Opérations Spatiales. Toutes ces tractations étaient réduites à néant parce que le Président des États-Unis émettait des exigences de peep-show, ce qui n'aurait pas posé de difficulté particulière... si une femme figurait sur le manifeste d'embarquement. Sandman étouffa un ricanement. Il ne voyait pas d'objections à ce que deux hommes aient des relations sexuelles ; à vrai dire, il ne les voyait pas : il les entendait d'avance, vitupérées par le très conservateur vieillard, là-bas à DC. Il fallait donc remanier la composition de l'équipage afin d'y ajouter une touche féminine.

Ernie abandonna note et annexe sur son bureau, se pencha, ouvrit un tiroir et se débattit pour en extraire un lourd classeur. Son doigt accrocha l'onglet du second séparateur et tourna le paquet de pages correspondantes. Il parcourut les feuillets à la recherche des membres féminins du corps des astronautes, relevant chaque nom sur un calepin, jusqu'à obtenir une liste de cinq. Il reprit chaque dossier individuel, tâchant de déterminer un élément dans leurs profils qui permettrait de les distinguer — en bien ou en mal. Il écarta la première parce qu'elle était mariée. La suivante était Afro-Américaine. Imaginant déjà les commentaires en haut lieu, il céda à la facilité et la raya de sa sélection, se promettant de la faire embarquer sur le prochain vol, quoiqu'il en coûte. À la réflexion, il n'envisageait pas de demander à une femme noire d'avoir des relations sexuelles avec un homme (de couleur ou non) sur commande moins de vingt ans après l'obtention des droits civiques. Il se reprocha d'avoir d'abord craint les réactions de sa hiérarchie plutôt que celles de la personne concernée et poursuivit malgré tout son tri.

Les trois suivantes l'enverraient peut-être sur les roses mais il n'aurait pas à redouter d'accusation politique. Elles affichaient d'aussi bons états de services que les deux déjà disqualifiées mais étaient dépourvues de tout signe distinctif évident. Laquelle contacter en premier ? Il se plongea de nouveau dans les quelques lignes lapidaires qui résumaient leurs vies, à la recherche de l'élément qui justifierait leur sélection. La troisième arborait une crinière blonde : elle se retrouva en queue de peloton — il préférait les brunes. Parmi les deux restantes, il plaça la moins âgée en tête. Espérait-il